

Recherches sociographiques



Marie-Andrée BEAUDET, *Échanges culturels entre les Deux solitudes*

Jean-François Côté

Volume 42, numéro 1, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057424ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057424ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, J.-F. (2001). Compte rendu de [Marie-Andrée BEAUDET, *Échanges culturels entre les Deux solitudes*]. *Recherches sociographiques*, 42(1), 137–140.
<https://doi.org/10.7202/057424ar>

Marie-Andrée BEAUDET (dir.), *Échanges culturels entre les Deux solitudes*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1999, 220 p.

*J'ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant
il y a longtemps que je ne m'étais pas revu
me voici en moi comme un homme dans une maison
qui s'est faite en son absence
je te salue, silence
je ne suis pas revenu pour revenir
je suis arrivé à ce qui commence*
Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*

L'état plutôt confus de l'horizon idéologique actuel, qui se traduit tant bien que mal (et en réalité plus mal que bien) sur le plan des représentations politiques courantes, permet dans le domaine des recherches en sciences humaines des explorations qui s'apparentent parfois à des (re)découvertes : ainsi la *présence* canadienne-anglaise, à la fois intérieure et extérieure à l'identité québécoise, lui apparaît-elle aujourd'hui sous l'angle de sa possible (ré-)interrogation. Signe des temps, on ne saurait dire exactement ce que cela *signifie*, tant les avenues de la réflexion (et de l'action) sont toujours à l'heure actuelle porteuses non pas tant d'ambiguïtés que de possibilités qui peuvent s'actualiser de diverses manières.

C'est cela que donne à lire le collectif *Échanges culturels entre les Deux solitudes*, plus enclin à offrir une diversité de vues sur la question qu'un point de vue unifié. L'ouvrage qu'a dirigé Marie-Andrée Beaudet s'inscrit dans cette perspective d'exploration des « échanges culturels » qui se sont produits entre les cultures francophone et anglophone au Québec (principalement) depuis les origines de leur « rencontre », mais spécialement depuis le constat de leur irréductible solitude l'une vis-à-vis de l'autre, ainsi que l'avait désignée Hugh MacLennan dans son roman *Two Solitudes* (originellement publié en 1945, et traduit en français – *de France...* – en 1963, puis une nouvelle fois, et au Québec alors, en... 1978). Le réexamen de ce *topos* des deux solitudes permet donc ici d'envisager des nouveaux cas de figures présentant ce qui peut se passer dans les rapports entre deux identités culturelles : à l'ignorance mutuelle, qui caractérisait aux yeux de MacLennan la situation de vis-à-vis des anglophones et des francophones, et qui perdure souvent encore aujourd'hui, s'ajoutent celle de la fréquentation, celle plus rare de l'attrait mutuel, et enfin celle, définitivement audacieuse, de la mixité, de l'hybridité ou du métissage. Si je me permets cette typologie rapide, c'est qu'elle aide un peu il me semble à se retrouver dans ce questionnement dont le projet, lancé dans le cadre d'un séminaire de la CEFAN (Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord de l'Université Laval) tenu à l'automne 1996, se pose lui davantage sous l'angle thématique (territoire, architecture, histoire, poésie, littérature, traduction, représentations). Les divers points de vue développés, issus essentiellement (mais pas uniquement) de Québécois francophones (et cela par choix – voir la présentation de Marie-Andrée Beaudet, p. XIII), se croisent donc au travers de thèmes divers, ce qui n'aide pas toujours à se faire une idée synthétique sur le sujet abordé. Pourtant, des indices très importants

permettent de comprendre la situation d'ensemble, pour peu que l'on se prête au jeu de l'interprétation des positions ou figures suggérées.

Ainsi, dans le cas de la figure de l'hybridité ou du métissage, on trouve des éléments très convaincants dans l'analyse de l'architecture du Vieux-Québec que développe Luc NOPPEN ; ici, on montre comment les traditions françaises et britanniques sont en fait reproduites pour donner lieu à quelque chose d'inouï, où l'originalité se trouve dans « la progressive constitution d'un palimpseste qui ne laisse intacte ni l'une ni l'autre des cultures qu'on y aurait cru juxtaposées » (p. 21). On voit à cette occasion comment c'est dans le travail de la matière elle-même que se réfléchit finalement une telle problématique de la rencontre, créatrice d'une forme inédite – et pour peu que l'on s'avance dans une généralisation du cas, on pourrait évidemment sonder d'autres matières pour saisir si (et le cas échéant, comment) s'est joué ce rapport, que ce soit au niveau de la forme des structures politiques, économiques ou plus largement culturelles. Ainsi dans le cas du langage (ou du discours, travail de la matière langagière), la situation est par moments aussi claire, même s'il faut alors tabler sur des expériences radicalement séparées dans le temps et dans l'espace ; la position dont témoigne le texte de l'écrivaine Gail SCOTT, cherchant dans sa propre écriture, en tant qu'anglophone, dans le Montréal francophone des trente dernières années, se décrit comme essayant « de faire ressentir, au niveau de la forme, l'étoffe complexe de son pays, de sa ville » (p. 97) – ce qui, notamment, la place entre autres dans un contexte de relative incompréhension de la part de l'écriture canadienne-anglaise. Preuve, s'il en est, que l'originalité québécoise n'est pas qu'affaire de langue, même si cette dernière s'est trouvée au fond déterminante dans la situation initiale d'expression.

À cette figure succède (hors de toute chronologie) celle de l'attrait mutuel, qui trouve ses exemples dans le travail frisant la mixité chez le *bon docteur* Ferron, où la figure de l'anglophone apparaît autant dans le personnage que dans le langage, ceux-ci réfléchissant alors des modalités de rapports montrant une difficile (mais aussi ludique) cohabitation ; ce sont les expressions de Ferron (les *Stêtes*, le *Farouest*, *gagnestère*, *ouonndeurfoules*, etc.) qui donnent ainsi le ton et la couleur des échanges culturels, comme le montre bien Betty BEDNARSKI dans son texte : « La traduction comme lieu d'échange ». Mais la problématique se complexifie, surtout à la faveur en fait du travail effectué dans l'œuvre de Jacques Ferron, l'*insolent* docteur ne ratant jamais une occasion de dévoiler son rapport profond (irait-on jusqu'à dire son rapport de *fascination* ?) avec l'anglicitude, avant de congédier cette dernière par une pirouette littéraire et une polémique (avec le fantôme de MacLennan ou avec la figure de Francis Reginald Scott) dont il avait le secret. Ici, évidemment, le contexte politique – en particulier celui de la Crise d'octobre – n'est pas étranger à ce genre de retournements.

La figure de la « fréquentation » apparaît pour sa part moins engagée, quoique pas aveugle, à la relation entre les deux cultures en présence ; dans son texte « Représentation du territoire et vécu territorial au Québec », Serge COURVILLE montre ce *partage* qui apparaît au Québec dans des lignes de découpe où se développent, à l'échelle « de la territorialité des personnes et des petites communautés » (p. 10), ces types de relations – entre *voisins*, aurait-on envie de rajouter en

rejoignant par là le témoignage personnel de Courville. Cette cohabitation déployée sur le plan géographique se retrouve également dans la situation de la « grande ville » de Montréal, où se tissent certains rapports personnels des poètes anglophones et francophones, au hasard de leurs rencontres, au demeurant assez peu fréquentes ; comme le pose Louis Dudek, poète montréalais actif surtout dans les années 1950, cité par Patricia GOUBOUT : « We were glad to meet them. They were glad to meet us. That's about it. » (P. 85.)

Ce constat laconique annonce en quelque sorte l'approche de la prochaine figure, celle de l'ignorance mutuelle, qui se profile sur fond de cicatrices historiques encore bien fraîches, ou plutôt constamment rafraîchies par des événements politiques tel le dernier référendum, comme autant de marques sur ces sensibilités symboliques qui attestent d'une situation toujours problématique. Ainsi Brian YOUNG, en faisant un bilan sur « Les anglophones et l'historiographie au Québec », insiste pour montrer comment le contexte du débat politique des dernières années a reconduit une situation où « la médiocrité et la confusion qui existent dans la production d'histoires populaires et nationales au Canada anglais sont très inquiétantes et se reflètent dans l'incompréhension réciproque des Anglo-Québécois et des Franco-Québécois » (p. 49). Richard GIGUÈRE, qui examine les « Poètes, revues et édition littéraires de langue anglaise et de langue française à Montréal, 1925-1955 », poursuit dans une veine similaire en commentant : « comment ne pas retenir la justesse du titre du roman de Hugh MacLennan [...] pour décrire l'absence de contacts et d'échanges entre les deux groupes d'écrivains [...] qui veulent s'affranchir des trop étouffantes littératures-mères (britannique dans un cas, française dans l'autre) » (p. 79). À l'appui de ce constat, on pourrait également suivre le cas problématique de Gérard Bessette, en exil volontaire vis-à-vis du Québec, dans une position excellemment décrite par Nicolas HOULE dans son texte « Gérard Bessette ou la dualité "schizophréneuse" de l'être partagé entre les deux solitudes », ce qui renverse d'une certaine façon la figure, mais dans une perspective où elle resurgit comme ce non-lieu littéraire la faisant apparaître réellement pour ce qu'elle est : un schisme irrémédiable. À cet égard, Daniel POLIQUIN donne aussi une idée (glaciale) de ce dont il peut être question pour un écrivain franco-ontarien au sein du paysage littéraire canadien (et québécois) dans le titre même de son texte : « Homme invisible sur la banquise ».

D'autres contributions (celles de Clément MOISAN, de Robert MELANÇON, de Lyne DESAULNIERS-MARTINEAU) ajoutent des points de vue qui confirment la difficulté de saisir la situation, sans que cela soit faute de diagnostics précis. Mais comme cette situation demeure justement ouverte aujourd'hui, et toujours capable de se jouer dans les registres idéologique et politique de tant de manières différentes, venant endosser à chaque fois les cas de figures évoqués, on ne saurait s'étonner de la difficulté de trancher dans un sens ou dans l'autre. Or au lieu de rejouer sur ce plan la sempiternelle ambivalence qui n'en finit plus d'inscrire un « x » dans une case ou l'autre, on pourrait aussi risquer cette interprétation globale : le spectre du Canadien français, celui-là qu'on avait cru enterrer définitivement avec les développements de la Révolution tranquille et l'affirmation de l'identité *québécoise*, revient hanter la conscience actuelle. Et dans cet état d'esprit, de deux choses l'une : soit l'identité québécoise, constituée dans l'affirmation d'une

différence radicale à l'égard du Canada anglais, n'était qu'un *mauvais rêve*, à chasser pour le plus grand plaisir de l'identité canadienne-française enfin (re)venue à elle-même, soit ce qui apparaît aujourd'hui est d'une totale nouveauté pour le champ idéologique, puisqu'il s'agit de reconnaître cette présence canadienne-française au sein de l'identité québécoise assumée dans sa mixité constitutive, qui *comprend* la présence anglophone. Est-ce là trop demander à la conscience du Québec contemporain ?

Jean-François CÔTÉ

Département de sociologie,
Université du Québec à Montréal.

François DUMONT (dir.), *La pensée composée. Formes du recueil et constitution de l'essai québécois*, Québec, Nota bene, 1999, 286 p. (Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise, 25.)

Le recueil d'essais occupe une place privilégiée dans la diffusion de la pensée au Québec. Nombreux sont les penseurs, les intellectuels ou les critiques qui ont, à un moment ou à un autre, publié sous forme de recueil des articles ou des textes de conférences. Ce genre de publication a évidemment de nombreux avantages dont le moindre n'est certes pas de rendre accessibles des textes qui autrement seraient perdus dans la masse considérable de publications éphémères. Cependant, recueillir des textes et les réunir pour former un livre soulèvent nécessairement la question de l'organisation en recueil. Or, comme le signale le « Prologue » à *La pensée composée*, « les problèmes d'histoire et de poétique soulevés par la pratique du collage sont rarement considérés par la critique » (p. 5). Ce livre vise donc à combler cette lacune. Aussi, toutes les études qui composent *La pensée composée* s'intéressent-elles d'abord au problème de la structuration des recueils. Dans leur quête du principe structurant, chacun des auteurs accorde une attention particulière au paratexte qui, très souvent, surtout en ce qui a trait aux préfaces et aux avant-propos, propose lui-même une réflexion sur les motifs qui ont incité l'auteur à colliger ses textes et sur les éléments qui ont déterminé leur agencement.

Les études qui composent le livre sont divisées en trois parties qui correspondent à la fois aux dates de publication des recueils étudiés et aux grandes étapes du développement du genre au Québec. Cette question de la périodisation des textes est en elle-même très importante. D'une part, la division chronologique permet de souligner une distinction entre trois types d'ouvrages, chacun représentatif d'une étape dans l'évolution du genre. La première tranche chronologique regroupe les œuvres qui ont confirmé le genre après la publication du livre du frère Untel et la création de la collection « Constances ». La deuxième se caractérise par un retour à des auteurs du passé. En effet, après la consolidation du genre et dans la mouvance de la Révolution tranquille, le besoin s'est fait sentir de relire des auteurs